



# NOTRE POLOGNE



REVUE MENSUELLE POUR LA JEUNESSE

Directrice

**ROSA BAILLY**

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

**LES AMIS DE LA POLOGNE**

16, Rue de l'Abbé-de-l'Épée, PARIS (5<sup>e</sup>)

Comptes de Chèques Postaux : Paris 880-96

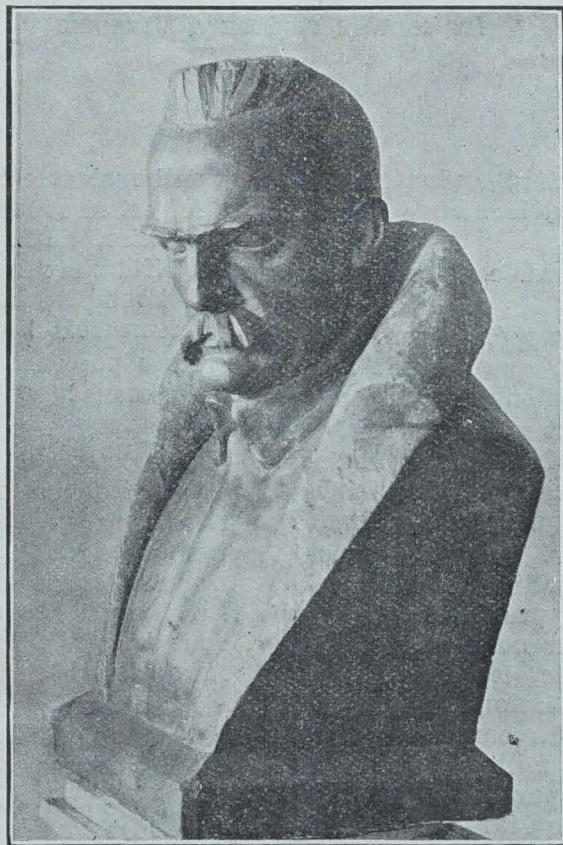
Téléphone : Odéon : 62-10

Abonnements

Les abonnements partent d'octobre

France : 3 fr. par an

Pologne : 2 zlotys



BUSTE DU MARÉCHAL PILSUDSKI

par Jeanne Reichert.





# LA POLOGNE EN DEUIL

— (0) —



LE CORTÈGE FUNÈBRE A VARSOVIE

Lorsque le 13 mai, la nouvelle s'est répandue que le Maréchal Pilsudski venait de mourir, le monde entier a été frappé de stupeur.

Il tenait dans les esprits une si grande place, qu'on ne pouvait croire à sa disparition.

En Pologne, chacun se sentit frappé, comme s'il avait perdu son propre père. C'est que Joseph Pilsudski a été le Père de la Patrie polonaise.

Même ses adversaires politiques ont voulu lui rendre hommage : Paderewski a adressé à Madame la Maréchale Pilsudska le plus touchant message, et le Général Haller, alité, gravement malade, a fait de même.

Les funérailles ont été grandioses. Toute la population de Varsovie est venue dire adieu à son chef bien-aimé, au Palais du Belvédère, puis à la Cathédrale St-Jean. Derrière le cercueil venaient le Président de la République, les ministres, les magistrats, les académiciens, l'armée, les associations, une forêt d'étendards et de bannières... Et vos camarades, lycéens et lycéennes, par dizaines de milliers. Tous les Etats d'Europe étaient représentés par leurs princes, leurs maréchaux, leurs ministres. Le Maréchal Pétain et M. Laval étaient là, pour figurer notre France, unie plus que jamais à la Pologne, dans ce deuil poignant.

Et puis, imaginez une scène formidable et superbe, dont tous ceux d'entre vous qui sont poètes frémissent

d'enthousiasme : sur la place de Mokotow, où le vieux Chef est si souvent venu pour passer en revue l'armée polonaise, qu'il a créée, son cercueil est installé sur un affût de canon. L'armée défile devant lui, muette, et lui rend les honneurs. Le Chef la passe en revue une suprême fois !

Mais pour les imaginations ardentes, il y a encore plus beau !

Joseph Pilsudski, en 1915, est venu de Cracovie à Kielce avec ses volontaires, pour délivrer la Pologne dite russe. Son cercueil refait la route en sens inverse. A chaque gare, le convoi s'arrête devant des foules immenses de paysans accourus pour ce pieux hommage. C'est la nuit. On a allumé des feux funéraires. La plupart des assistants s'agenouillent dans la boue, sous la pluie. On croit entendre les sanglots de toute la nation !

Maintenant, le Maréchal Pilsudski repose dans la crypte du Wawel, à côté de Sobieski, de Kosciuszko, de Mickiewicz, ses égaux en patriotisme et en gloire.

Que la Pologne a de nobles fils ! Qu'elle peut donc être fière ! Mais de tous, celui-là, qui fut constamment héroïque, dans la paix et dans la guerre, — qui, pour la servir, ne se reposa jamais, pas même au moment de mourir, — celui-là n'est-il pas le plus grand, comme il est le plus aimé ?



# Lettre à nos Amis Polonais



M. LAVAL ET LE MARÉCHAL PÉTAIN AUX OBSÈQUES DU MARÉCHAL PILSUDSKI

Chers amis polonais, nous savons que vous êtes en deuil. Vous portez tous un brassard de crêpe, et vous ne riez plus, vous ne jouez plus. Votre « Dziadek » est mort.

Le « Dziadek », le Grand Père, c'était un homme terrible et glorieux. Il avait toute sa vie affronté la mort, celle des champs de bataille, qui est joyeuse lorsque l'on se sacrifie pour la liberté de ses frères, et celle des bourreaux, affreuse, à la potence. Il avait toute sa vie lutté, lui, pauvre et seul, contre les tzars tout puissants et leur formidable police. Il avait été plus fort que la prison, la Sibérie, les persécutions ; et chaque menace, chaque souffrance, au lieu de l'abattre, avaient décuplé sa volonté. Ce « Dziadek » avait formé des armées et les avait entraînés dans la guerre de délivrance. Plus tard, il avait mis en déroute les envahisseurs bolchéviques. Il avait brisé ses ennemis, il faisait trembler ses adversaires.

Mais vous n'aviez pas peur de lui ! Vous alliez lui porter des fleurs pour sa fête, et il vous embrassait. Il faisait sauter sur ses genoux les plus petits. Vous vous asseyiez sur la marche de son perron, près de lui, et on vous photographiait ensemble.

Vous l'aimiez, et il vous aimait.

Vous l'aimiez, parce qu'il vous avait donné tout son cœur. C'est pour vous, enfants de la Pologne, qu'il a toute sa vie tellement travaillé, tellement peiné, tellement souffert. C'est pour que vous soyez libres et heureux qu'il acceptait d'être traqué par la police russe comme une bête féroce, sa tête mise à prix. C'est à vous qu'il pensait dans sa cellule de la Citadelle, et dans les neiges de la Sibérie, et dans les tranchées de la grande guerre. Il a mis à votre service, enfants qui n'étiez pas encore nés, une incroyable énergie, une persévérance sans exemple. Quelle fortune il aurait pu faire, avec son intelligence et sa volonté ! Comme il aurait pu être heureux ! Il est toujours resté pauvre, afin que la Pologne, votre patrie, fût libre et prospère.

Tant de noble amour avait attiré auprès de lui les âmes les plus dévouées. Il avait une armée polonaise à sa disposition quand la Pologne n'était pas encore ressuscitée. Aidé par elle, il a été plus fort que le destin, plus fort que toutes les puissances de proie, il a rendu sa patrie à la vie !

Puis, il l'a voulue forte. Il était déjà vieux, fatigué, malade. Il n'a pas songé à se reposer. Il a travaillé sans reprendre haleine ! Et la Pologne dévastée et sanglante de 1918, était devenue grâce à lui, quinze ans après, une Pologne claire, prospère, où vous grandissiez joyeux.

Chers amis polonais, il est mort, votre Dziadek, mais vous allez au palais du Wawel, à Cracovie, et par la vitre de cristal enchâssée dans son cercueil, vous voyez son beau visage fier. Votre cœur bat plus fort : vous sentez en vous l'âme de Joseph Pilsudski ! Vous voulez continuer son œuvre, travailler pour la patrie. Vous vous promettez d'être comme lui loyaux, ardents, dévoués. Il le sait, il est content de vous.

Nous, vos amis français, nous partageons votre deuil. Nous savons que le Maréchal Pilsudski est le plus glorieux des glorieux fils de la Pologne, et un homme devant lequel tous les hommes doivent s'incliner avec respect. Nous l'aimons aussi, comme vous, parce que nous aimons la Pologne, et qu'il lui a rendu la vie et la grandeur.

Vous êtes en train de lui dresser un tumulus, une montagne artificielle, près de Cracovie. C'est un monument qui durera autant que la terre elle-même. Pieusement, vous apportez chacun votre poignée de terre, et vos économies. Permettez-nous de nous joindre à vous !

Vos camarades français, d'un élan spontané, nous ont déjà envoyé des dons : vos amis d'Angers, vos amis de Poitiers... D'autres se joindront à eux.

Dans ces jours si tristes, nous nous sentons tout près de vous !

Rosa BAILLY.



## La vie et l'œuvre du Maréchal PILSUDSKI



LE COMMANDANT PILSUDSKI ET SES LÉGIONNAIRES PENDANT LA GRANDE GUERRE

La Pologne entière pleure la mort de celui qui fut et restera toujours le héros national. Pilsudski a mis tout le puissant génie de son cerveau, toute la foi ardente de son cœur, toute la force surhumaine de sa volonté créatrice à la réalisation d'une seule et unique œuvre : la résurrection d'une Pologne libre, indépendante. Grâce à lui, moins de vingt ans après sa libération, elle a repris sa place au milieu des grandes nations. Pilsudski, premier Maréchal de Pologne, ministre des affaires militaires, fut, depuis 1918, avant tout, le véritable, l'absolu, le seul chef spirituel de la nation entière.

Pilsudski est né le 5 décembre 1867 à Zulow, dans l'ancien grand-duché de Lithuanie, uni à la Pologne depuis 1386. Son père, qui descendait d'une famille princière lithuanienne, avait participé à l'insurrection de 1863.

Marie Pilsudska, type accompli de la Polonaise au grand cœur et à l'idéal élevé, semble avoir exercé la plus profonde influence sur celui de ses dix enfants (six fils et quatre filles) qui allait devenir l'artisan de l'indépendance de son pays.

En 1874, à la suite de revers de fortune, sa famille abandonna Zulow pour Wilno. Il y devint élève au lycée gouvernemental pour y souffrir infiniment d'entendre tourner en dérision le passé qu'il avait appris à chérir.

En 1884 Marie Pilsudska meurt, à peine âgée de quarante ans. Mais c'est l'âme fortement trempée que Pilsudski, en 1885, entre à l'Université de Kharkov pour y étudier la médecine. En réalité, c'est surtout à fomentation de la révolution polonaise qu'il entend se

consacrer. Dès octobre 1886, à la suite d'émeutes qui éclatent dans la ville, il est chassé de l'Université. Il rentre à Wilno.

Joseph Pilsudski est impliqué, au printemps de 1887, dans un procès contre les révolutionnaires russes et condamné à cinq ans de déportation en Sibérie Orientale.

En 1893, rentré en Pologne après sa cruelle détention, il fonde, avec quelques compagnons, le parti socialiste polonais, organisation secrète, dont le recrutement s'opère avec danger, dans des conditions bien souvent héroïques. Le 12 juillet 1894, Pilsudski réussit à faire paraître, au prix de difficultés et de périls inouïs, le premier numéro du « Robotnik » (L'Ouvrier), dont il est à la fois le rédacteur, l'administrateur et l'imprimeur. Au printemps de 1896, il s'installe à Lodz, centre industriel le plus important de la Pologne russe. Le « Robotnik » en était à son 36<sup>e</sup> numéro, quand, en février 1900, l'imprimerie clandestine d'où étaient sortis des dizaines de milliers d'exemplaires fut découverte par la police.

Immédiatement arrêté, Pilsudski fut transféré de la prison de Lodz à la citadelle de Varsovie. C'étaient les travaux forcés qui l'attendaient, et la déportation à vie en Sibérie. Mais le comité central du parti polonais socialiste décida de tout tenter pour le sauver. Habilement informé de ce qui se tramait, Pilsudski, simulant la démence, obtint d'être conduit à Saint-Petersbourg dans un asile d'aliénés, d'où il s'évada.

Il voyage en Europe et revient se fixer à Cracovie au printemps de 1902. Il y reprend son œuvre, et, bravant la mort par pendaison, passe souvent en Pologne russe, sous un faux nom, pour y diriger l'organisation des combats du parti socialiste polonais.



En 1904, il y déploie une activité encore accrue pour tenter de soulever contre la Russie ses compatriotes que l'on mobilise contre le Japon ; il rêve de constituer une force armée polonaise capable de désorganiser le front ennemi — le front russe — en le prenant à revers. En 1907, il organise en Galicie des associations de chasseurs, qui formeront plus tard les premiers éléments de l'armée polonaise nationale. Mais Pilsudski veut tout de suite davantage ; c'est l'état-major du Mikado qu'il pense gagner à ses plans quand, en 1905, à l'automne, il part pour Tokio. Les négociations ayant échoué, Pilsudski rentre à Cracovie. Seul, à ses yeux, le but importe ; et ce but c'est la résurrection de la Pologne.

Au printemps de l'année 1914, au cours d'une conférence à la Société de Géographie, à Paris, il avait prononcé ces paroles prophétiques : « Le problème de la Pologne sera définitivement résolu seulement au cas où la Russie serait battue par l'Allemagne et l'Allemagne par la France. Il est de notre devoir d'y prêter notre concours... » Le 6 août, il entre en Pologne russe à la tête de 152 de ses légionnaires. Cependant, dès le printemps de 1915, Pilsudski, las de revendiquer en vain l'autonomie pour son armée et l'indépendance pour son pays, décide de ne plus donner de nouvelles recrues aux armées austro-allemandes et de réserver, pour la guerre de libération, les forces polonaises qu'il entend soustraire à la guerre d'usure. Le 29 juillet 1916, Pilsudski donne sa démission de commandant de la première brigade.

Les généraux Ludendorff et Hoffman avouent dans leurs mémoires, avec une brutale franchise, que tout « ce projet stupide » d'une Pologne indépendante était soutenu par eux, uniquement dans l'espoir de créer une armée destinée à délester les forces allemandes du front oriental, dont tout le poids aurait été transporté sur le front occidental. Les Austro-Allemands comptaient sur une armée polonaise d'au moins 300.000 hommes. On ne saurait, par conséquent, trop mettre en lumière le refus catégorique de Pilsudski. On ne saurait trop mettre en lumière son geste qui influe sur tout le cours de la guerre et, par conséquent, sur le sort de l'Europe.

Pilsudski est arrêté. Interné dans la forteresse de Magdebourg, il n'en sortira, le 9 novembre 1918, que pour aller assumer, sur les instances de toute la Nation le pouvoir suprême, civil et militaire, comme « Chef d'Etat ». Il fut confirmé dans cette dignité par le vote enthousiaste et unanime de la Diète.

Il fallait constituer, avant tout, une puissante armée. Dès le 18 novembre 1918, Trotski avait soumis au Conseil supérieur de guerre, dont il était le président, les plans d'une offensive sur tous les fronts occidentaux, afin de porter la révolution dans toute l'Europe. La première étape, c'était la Pologne. Pilsudski brisa ce plan : « Le 14 août 1920, écrit le général Camon, plusieurs corps d'armée bolchéviks s'efforçaient d'emporter la tête de pont de Varsovie, tandis que deux autres corps s'avançaient à l'ouest pour couper aux Polonais le corridor de Dantzig, et aussi pour prendre à revers, c'est-à-dire par la rive gauche de la Vistule, la capitale de la Pologne. Dans cette situation tragique, le 16 août, le Maréchal Pilsudski déclanche une manœuvre qui, en deux jours, provoque une retraite précipitée : la Pologne est sauvée. Outre son immense intérêt historique, la manœuvre du Maréchal Pilsudski a un intérêt stratégique considérable : c'est la manœu-

vre favorite, unique même, pourrait-on dire, de Napoléon ». La débâcle définitive des armées soviétiques fut accomplie trois mois plus tard par le Maréchal Pilsudski, livrant la bataille dite du Niémen.

Pilsudski reste chef de l'Etat jusqu'aux premières élections du Président de la République et se rend, entre temps, sur l'invitation du gouvernement français, en visite officielle à Paris.

Nommé en 1922 chef de l'état-major général, il se retire complètement de la vie publique. Ce n'est qu'en 1926 qu'il sort de cette retraite volontaire : jugeant les querelles, les disputes et les luttes entre les différents et trop nombreux groupements parlementaires très dangereuses pour l'avenir de sa patrie, il a recours au coup d'Etat pour assurer à la Pologne un gouvernement plus stable et plus indépendant de rivalités des partis.

Bien qu'élu alors Président de la République par l'Assemblée Nationale, il refuse cet honneur et n'accepte que le portefeuille du ministre des affaires militaires.

Mais — bien que prêtant toute l'attention nécessaire au problème de la création d'une armée forte, bien instruite et solidement encadrée — Pilsudski ne perd pas un seul instant de vue sa tâche principale. Educateur providentiel et génial, il travaille avec une énergie inlassable à la formation d'une équipe d'hommes d'Etat capables de gouverner le pays le jour où lui-même ne sera plus...

Sa puissante individualité exerça une influence si profonde sur ses collaborateurs, elle rayonna si fortement, que les résultats ne se sont pas laissés attendre. Toute une génération d'hommes d'Etat est venue le suppléer dans sa tâche devenue trop lourde pour sa santé qui faiblissait vite.

Le couronnement de son œuvre, est la nouvelle Constitution du 25 février 1935, qui confère à la Pologne une charpente législative exceptionnellement puissante.



UN TIMBRE-POSTE REPRÉSENTANT LE MARÉCHAL



# UN SERMENT

(Suite et Fin)

Quand l'enfant entra dans la maison, un profond silence y régnait. Dans la cuisine, Christine, sa petite sœur, était assise sur les genoux de l'aînée, et toutes deux pleuraient.

— Papa est plus mal, murmura Czeska. Mon oncle est allé chercher le docteur.

Jules baissa la tête, accablé. Un immense désespoir l'envahissait : « Papa est plus mal parce que j'ai violé ma promesse ». Et cette pensée pesait si lourdement sur son cœur qu'il lui semblait qu'il ne pourrait la supporter. A pas lents, il s'en alla vers un coin de la chambre et se laissa tomber sur un banc, anéanti.

Czeska leva la tête et l'examina à travers ses larmes. Elle aperçut sa tignasse en désordre, son visage couvert de bosses et son col déchiré. Elle essuya ses larmes, car elle ne pouvait en croire ses yeux.

— Tu t'es battu ? demanda-t-elle dans un chuchotement de stupéfaction. Tu t'es battu ?... aujourd'hui...

Jules resta longtemps sans répondre : l'émotion l'étouffait. Enfin, il parvint à articuler :

— Je... je ne voulais pas... c'est Kmiecik... il est tombé sur moi... et... j'ai manqué à mon vœu... Mon Dieu ! Mon Dieu ! que je suis malheureux !... Et l'enfant éclata en sanglots.

Czeska comprit. Elle se leva de sa petite chaise et alla à son frère.

— Ne pleure pas si fort, car papa t'entendra, dit-elle en caressant la tête blonde. Petit Jules enfouit alors son visage dans le coussin qui se trouvait sur le banc et pleura plus fort encore. Il sanglotait tellement qu'il n'entendit pas son oncle revenir avec le médecin. La bonne Czeska s'assit à côté de lui et essaya de le consoler en lui démontrant que si c'était Kmiecik qui avait commencé, lui, Julot, n'était pas coupable. En même temps, elle caressait la tête et le visage en larmes de l'enfant.

— Je n'ai pas pu me retenir plus longtemps, dit le garçon, maîtrisant avec peine ses sanglots. Je... je lui ai rendu... S'il... s'il ne m'avait pas donné des coups de poings sur la figure, je ne lui aurais pas rendu... il pouvait me battre... Mais là, non, c'était plus fort que moi... Et maintenant, par ma faute, papa va plus mal !...

Mais c'était une erreur. Papa n'allait pas plus mal, au contraire. Il allait mieux ; seulement, il était très faible. Quand le docteur quitta le malade, il était presque souriant. « Que cela continue ainsi, dit-il, et dans quelques jours tout ira bien. »

En effet, quinze jours après, le père de Jules se leva pour la première fois.

Deux jours plus tard, le garçon rencontra Kmiecik. Cette fois encore, la rencontre était inattendue. Julot était avec son ami Mietek et quelques camarades. Kmiecik transportait plusieurs paires de souliers et semblait très pressé. Il s'arrêta cependant et attendit. Les camarades de Jules, sachant que l'autre était son ennemi, se regardèrent avec joie à la pensée de la bataille qui se préparait.

Sur la grosse figure de Kmiecik, le sourire s'éteignit. Il eut un instant envie de s'enfuir. Mais la honte le retint. Il se plaça en position de défense, posa les souliers par terre, serra les poings et attendit.

Julot était devenu plus pâle que la muraille à laquelle s'appuyait l'autre. Il s'arrêta aussi et donna ses livres à un camarade. Tous comprirent ce que cela signifiait. La rue était déserte. Les camarades firent le cercle autour des deux adversaires et attendirent curieusement.

Julot s'arrêta à un pas de Kmiecik et leva sa main gauche.

— Tu sais ce que ça veut dire ?

— Quoi ? Tu veux encore l'armistice ? railla Kmiecik.

— Oui, ça veut dire armistice. Mais à présent, moi, je ne te demande pas d'armistice. Quand tu m'as attaqué, j'avais juré de ne pas me battre tant que mon père ne serait pas guéri. Et toi, tu n'as pas respecté mon serment. Je ne voulais pas me battre ; je ne me suis pas défendu quand tu as commencé à me donner des coups ; c'est seulement quand tu m'as frappé au visage que je n'ai pas pu me retenir. A cause de toi, j'ai manqué à mon vœu. J'ai cru que mon père allait mourir. Et maintenant, tu vas me payer tout cela ! Et le garçon leva la main sur son ennemi.

Kmiecik restait immobile, de ses yeux écarquillés, il contemplait le bras levé de son ennemi.

Mais Jules sans toucher Kmiecik, abaissa lentement son poing prêt à frapper, et se tournant vers ses camarades, il leur demanda :

— Les gars, soyez juges ; il m'a forcé à manquer à mon vœu. Dois-je me battre avec lui ?

Les enfants se regardèrent les uns et les autres, puis regardèrent Kmiecik et Jules, et dirent enfin avec un haussement d'épaules : « Non ». Puis, tous se détournèrent et partirent avec Julot.

C'est alors que commença le calvaire de Kmiecik. Partout où il se montrait, on lui tournait le dos. Tous les écoliers de la petite ville, solidaires entr'eux, commencèrent à le boycotter sans pitié. Ce garçon gai, batailleur et bruyant, connu en peu de temps une des plus terribles punitions que l'homme puisse infliger à son semblable : la solitude. D'abord, il en rit. Puis, il devint furieux, et essaya d'exaspérer ses anciens camarades de jeux et de batailles. Mais personne ne voulait se battre avec lui. Tous s'écartaient de sa route. Peu à peu, le garçon perdit sa bonne humeur, s'assombrît et devint véritablement malheureux.

Un mois plus tard, Julot s'amusait à patiner avec un groupe de camarades. Ils se poursuivaient sur la glace, se battaient à coups de boules de neige, et criaient gaiement. Tout à coup, Kmiecik apparut au bord de la route. Il traversa le fossé plein de neige, vint sur la glace, et tendit son poing fermé vers les enfants.



Les garçons pensèrent d'abord que l'apprenti cordonnier voulait, à lui tout seul, se jeter contre eux tous, et quelques-uns se préparaient déjà à parer l'attaque, quand Julot s'avança. Il regarda le visage de Kmiecik, mais il n'y vit plus trace de provocation. Au contraire, Kmiecik paraissait courbé, comme s'il avait eu peine à retenir les larmes qui remplissaient ses yeux.

Les garçons restaient silencieux, tout prêts à intervenir dans le cas où l'apprenti attaquerait leur camarade. Mais tout à coup, Kmiecik, incapable de retenir plus longtemps ses larmes, étendit le bras et cria dans un sanglot :

— Battez-vous... Battez-vous avec moi, camarades... Je vous en supplie !... Le malheureux garçon sanglotait si fort que tout son corps tremblait, et que son

chapeau glissa de sa tête et roula sur la glace, où le vent l'emporta.

Julot saisit le chapeau, et sur ses patins il courut jusqu'à son ennemi. Il s'arrêta à quelques pas de lui, jeta un coup d'œil vers la troupe d'écoliers toujours silencieux, puis s'approcha encore du pauvre Kmiecik, et lui remit son chapeau sur la tête. Il se pencha sur le malheureux en pleurs, et se mit à le consoler, comme une mère câlinant son enfant.

— Allons, tais-toi... tais-toi... ne pleurniche pas. C'est honteux ! Un grand garçon comme toi qui pleure comme une fille... Allons lève-toi, viens !... Nous nous battons ! Ne pleurniche donc pas, voyons. Nous serons encore ennemis !...

Georges Kossowski.



## De la France à la Pologne

### POUR LE TUMULUS DU MARECHAL PILSUDSKI

Nous avons reçu, avec une vive émotion, les dons de nos amis de l'E. P. S. d'Angers (par Mlle Held). Ils nous viennent toujours les premiers ! En tout 88 fr. 50.

Et tout de suite après, nos camarades de l'E. P. S. de garçons de Poitiers, par M. Prosper Changeur : la classe de 2<sup>e</sup> année A, 12 fr. ; celle de 3<sup>e</sup> année, 12 fr. 75, et M. Changeur, 10 fr. 25.

Merci, chers cœurs généreux !

### CADEAUX

Les fêtes de Pâques nous ont valu toutes sortes de jolis souvenirs de Pologne ; gracieuses cartes postales, photographies, bonbons..

Les plus ingénieux de nos amis ont été les élèves du Lycée à Drohiczyn-sur-le-Bug. Ils ont confectionné spécialement pour nous de ravissants œufs de Pâques avec de la moëlle de sureau appliquée sur des coquilles d'œufs, en façon de torsades du plus joli effet.

Nous conserverons toujours ces fragiles œuvres d'art. Elles en valent la peine.

Remercions aussi les élèves de la 8<sup>e</sup> classe du lycée Kaplinska à Cracovie, qui nous ont fait don de deux fort belles photographies : celle du Tertre de Kosciuszko. et celle du Rétable de Wit Stwosz à Notre Dame de Cracovie.

Ces jeunes filles nous annoncent que le « coin français » de leur salle de classe est couvert de portraits : Ronsard, Corneille, Racine, Molière, Voltaire. Foch, Guynemer, Hélène Boucher.. « C'est en regardant le portrait du Maréchal Foch, si cher à chaque Polonais, que nous éprouvons la plus grande joie. » On voit aussi dans ce coin français le panorama de Paris avec la Tour Eiffel, une vue de la Cathédrale de Notre-Dame avec la statuette d'une chimère. Des drapeaux tricolores complètent l'ensemble, ainsi qu'une plante symbolique de la France. Devinez laquelle... le gui ! le gui de nos ancêtres gaulois !

Vous êtes invités, chers amis, par vos camarades du Lycée Kaplinska à venir rendre visite à ce « coin de France ».

Un autre lycée, le lycée Rzakiewicz à Sosnowiec, nous a envoyé des œufs colorés par les paysans Hout-soules, un presse-papier ainsi qu'un cendrier taillé dans la matière la plus imprévue pour ce genre d'objets : dans le charbon du bassin houillier de Sosnowiec, par les ouvriers eux-mêmes.

A la charmante lettre des élèves du lycée Rzakiewicz, signée par Renée Dauphin, était jointe une carte de la Pologne politique.

Cette carte est une leçon pour nous, Français, qui ne savons pas la géographie. Nous avions dit dans un précédent numéro de « Notre Pologne » que Sosnowiec était située en Haute-Silésie, et la carte est là pour nous prouver qu'elle est dans la Woïewodie de Kielce. On pourrait chicaner et dire que Sosnowiec qui est juste à la frontière de cette Woïewodie et à quelques kilomètres seulement de Katowice, fait partie de la région naturelle de Haute-Silésie... Mais, nous acceptons les divisions de la carte politique et nous n'oublierons plus qu'administrativement Sosnowiec est en dehors de la Woïewodie de Katowice.

Le cercle des Amis de la France, au lycée Rzakiewicz a organisé une soirée intitulée : « Voyages à Paris ». Les élèves ont décrit les principaux monuments parisiens : les Invalides, le Panthéon, la Sorbonne, l'Arc de Triomphe, la Colonne Vendôme... Imaginez-vous que cette soirée était organisée spécialement pour les élèves qui apprennent la langue allemande ! Leurs camarades, qui apprennent le français, leur ont fait des conférences sur la grande Révolution et l'origine de la Marseillaise. L'une d'elles a parlé de Louis Pasteur, bienfaiteur de l'humanité, Christine Dyner et Irène Jur ont récité « l'hymne » de Victor-Hugo et la Marseillaise, qu'elles avaient elles-mêmes traduits en polonais.

Elles travaillent bien, nos amies de Sosnowiec !





La Cathédrale du Wawel à Cracovie  
où repose le Maréchal Pilsudski

